

cœur eut une grande part dans cette œuvre. Bossuet, sans doute, s'était attaché au grand Dauphin ; mais c'était l'attachement d'un maître pour son disciple. Fénelon a pour le duc de Bourgogne la tendresse d'un père pour son fils ; il se fait en quelque sorte petit avec lui ; il prend son langage, il se prête à ses amusements et à ses jeux. Quand on aime, on se fait aimer : le jeune prince peu à peu se donne à son tour ; il se prend pour Fénelon d'une sorte de passion, il se laisse subjugué par lui ; et son désir de le satisfaire lui rend plus faciles les efforts qu'il doit faire pour se réformer.

Que le grand Dauphin, son éducation une fois finie, ait conservé pour Bossuet de l'affection, on le dit, et nous voulons le croire ; cependant nous ne voyons pas qu'il en ait donné des marques bien vives. Une fois lorsqu'il se rend à l'armée d'Allemagne, en 1690, il visite en passant Bossuet, dans sa maison de campagne, à Germigny ; voilà le seul fait que l'on puisse citer. Mais le duc de Bourgogne ! comme il aime Fénelon ! Les témoignages abondent. Quand on lui retire ce cher précepteur, il n'a encore que quatorze ans : c'est un âge où d'ordinaire on oublie vite ; mais ni le temps ni l'éloignement ne lui feront oublier l'absent. En dix-sept ans, il ne lui sera permis de le revoir que trois fois, quelques instants à peine, en passant, dans une maison de poste, et en présence de surveillants chargés d'interdire tout entretien particulier, tout épâchement. Mais comme les yeux parlent à défaut de la bouche ! « Le jeune prince attendrit la foule qui l'environnait par le transport de joie qui lui échappa à travers toute contrainte en apercevant son précepteur... Il l'embrassa tendrement à plusieurs reprises. Il lui dit tout haut qu'il n'oublierait jamais les grandes obligations qu'il lui avait, et sans jamais parler bas, ne parla presque qu'à lui ; et le feu de ses regards lancés dans les yeux de l'archevêque, qui suppléèrent à tout ce que le roi avait interdit, eurent une éloquence, avec ces premières paroles à l'archevêque, qui enleva tous les spectateurs. » Malgré la crainte que lui inspire le roi, aussi absolu dans sa famille que dans l'État, il reste en correspondance secrète avec l'exilé ; et cet exilé ne le flatte point, au contraire ; nous avons vu comment le prince accepte les reproches qui lui viennent de Cambrai.

Si de l'éducation proprement dite nous passons à l'instruction, trouverons-nous chez Fénelon la même supériorité ? L'étude par elle-même, n'est pas toujours attrayante : Bossuet, sans doute, a eu soin de la dégager, pour son élève, de beaucoup des épines dont on l'avait jusqu'alors hérissée ; mais il lui laisse cependant son austérité ; il estime qu'elle vaut surtout par le labeur, par l'effort qu'elle impose. Dans son plan tout est réglé d'avance ; chaque heure a son emploi déterminé, ses occupations prévues, ses exigences, et il faut que l'esprit se ploie à cette discipline exacte. Fénelon songe avant tout à rendre l'étude agréable ; dès qu'elle va devenir une fatigue, il l'interrompt ; l'enfant peut s'échapper en questions sur les choses qui viennent éveiller sa curiosité : les entretiens sont mêlés aux leçons, les digressions habilement ménagées ; la variété des exercices prévient l'ennui, et sert comme de récréation : c'est ainsi que les heures consacrées à l'instruction passent vite, trop vite même au gré de l'élève. Avec Bossuet l'étude reste un travail, avec Fénelon elle se change en amusement.

Des deux méthodes, c'est la dernière sans aucun doute, qui obtiendra presque tous les suffrages. Toutefois, si elle a de grands avantages, ne peut-elle pas aussi avoir quelques inconvénients ? Réclamer de l'élève une application soutenue et fixer son attention, même quand il lui en coûte ; lui faire surmonter quelques dégoûts, l'habituer à lutter contre les difficultés qui lui viennent de lui-même et de sa mobilité d'esprit,